CRITIQUE, danse. PARIS, Festival d’Automne à Paris (MC93), le 6 novembre 2025. « À l’ombre d’un vaste détail, hors tempête » par Christian RIZZO

Il faudrait commencer par une image très simple, très ordinaire : un geste du quotidien, une main qui essuie une surface, un corps absorbé par sa propre action. C’est à partir de ce rien, de ce détail infime, que Christian Rizzo construit, avec sa nouvelle pièce « *À l’ombre d’un vaste détail, hors tempête* », présentée le 6 novembre 2025 à la MC93 de Bobigny dans le cadre du Festival d’Automne à Paris, une œuvre d’une beauté sidérante et d’une profondeur magnétique.

Ce spectacle, possible épilogue d’une trilogie de l’invisible, est une véritable cartographie de fragments chorégraphiques, une invitation à rendre visible ce qui, d’ordinaire, nous échappe. Sur le plateau de la **MC93**, le chorégraphe déploie les sortilèges d’une danse organique, où le geste, entre son ancrage concret et sa puissance poétique, devient le murmure d’une humanité en quête de plénitude.

La scénographie, pensée comme un espace mouvant où trois rideaux tracent et effacent les perspectives, fait du lieu un personnage à part entière. On y voit les interprètes,

magnifiques, un collectif composé de compagnons de route et de nouveaux venus, se former, se diviser et se recomposer dans un dialogue incessant. Leurs corps, pris dans cet « *entre-deux* », sont traversés par le texte de **Célia Houdart**, dont la présence en filigrane ajoute une couche de mystère et de sensualité à l'ensemble.



La création musicale de **Pénélope Michel** et **Nicolas Devos** tisse une toile sonore qui soutient cette architecture fragile, tandis que les lumières de **Caty Olive** sculptent les corps et les espaces avec une finesse inouïe. Loin de toute démonstration gratuite, **Christian Rizzo** joue avec les ellipses temporelles, faisant dialoguer fragments et continuité dramaturgique avec une maestria confondante.

En faisant siens les mots de **Philippe Jaccottet** – « *Rien que l'espace, et au milieu, ce murmure, éternel* » – **Christian Rizzo** signe une œuvre d'une apaisante sérénité. Dans un monde agité, *À l'ombre d'un vaste détail, hors tempête* est une expérience rare, une bouffée d'air pur et une célébration de

la beauté des choses simples. Un moment de danse absolument essentiel, qui confirme une fois de plus l’empreinte majeure de Christian Rizzo sur la scène contemporaine.



CRITIQUE, danse. PARIS, Festival d’Automne à Paris (MC93), le 6 novembre 2025. « À l’ombre d’un vaste détail, hors tempête » par Christian RIZZO. Crédit photographique (c) Marc Domage

---

CRITIQUE, festival. 30ème FESTIVAL UZES DANSE (L'Ombrière), le 6 juin 2025. « D'après une histoire vraie » par Christian RIZZO

La 30e édition du festival Uzès Danse s'est offert un moment de grâce en accueillant, à la tombée du jour, la reprise de « *D'après une histoire vraie* », pièce emblématique du chorégraphe Christian Rizzo. Créée en 2013, alors que le chorégraphe cannois s'apprêtait à prendre la direction du Centre chorégraphique national de Montpellier (jusqu'en 2023), l'œuvre n'a rien perdu de sa puissance tellurique. Mieux : présentée en plein air, elle a gagné une épaisseur nouvelle, presque charnelle, qui a conquis un public nombreux et convié à un voyage aux confins de la mémoire et du désir.

Tout part d'une image, d'une sensation. Celle que Christian Rizzo a ressentie à Istanbul en 2004, lorsqu'une bande d'hommes surgit de l'ombre pour exécuter une danse folklorique, brève, avant de disparaître comme ils étaient venus. Une effraction du regard, une émotion inconnue, presque archaïque, qui s'est inscrite dans les replis de son inconscient. Plutôt que de chercher à reconstituer cette vision fugace, le chorégraphe a choisi d'en explorer les méandres, de déplier ce souvenir comme on déplierait les

recoins obscurs du désir. Il en a tiré une partition vibratile, une fiction sensible qui comble le vide de la sensation perdue par la seule puissance de la danse.

Sur le plateau, d'abord plongé dans une pénombre crépusculaire propice à l'évocation, huit danseurs font leur entrée, un à un. Ils se glissent dans la gestuelle de leurs prédécesseurs, l'augmentent d'une posture nouvelle, comme si une chaîne invisible se tissait sous nos yeux. Les corps s'assemblent, se dissocient, se retrouvent. Les appuis bancals et les chandelles, signature du chorégraphe, se mêlent à des mouvements venus d'ailleurs, emprunts à la culture méditerranéenne. On reconnaît l'art des derviches tourneurs, l'énergie du *Sirtaki*, mais transfigurés par une écriture chorégraphique résolument contemporaine.



L'un des plus beaux partis pris de la pièce est cette fraternité offerte, presque tendre, qui se déploie sous nos

yeux. Les mains croisées dans le dos, les corps qui s'enlacent par l'épaule, les paumes tournées vers le ciel, les rythmes de plus en plus syncopés : tout concourt à l'émergence d'une communauté, d'un « *être ensemble* » qui semble répondre à une urgence intime. Fidèle à sa recherche constante, **Christian Rizzo** interroge la manière dont les hommes peuvent se tenir debout, se soutenir, exister les uns par les autres, loin des stéréotypes d'une masculinité toxique.

Puis, venu des deux batteries installées sur l'estrade, le son déferle. **Didier Ambact** et ***King Q4***, compositeurs de la musique originale, déchaînent leurs percussions aux confins du tribal, du *rock* psychédélique et du *dub.* La musique est ici le moteur même de la transe, le souffle qui libère les corps. Les huit danseurs, comme saisis par une fièvre, vrillent, sautent, s'échappent en solos fulgurants avant de revenir à la masse dans des ondulations fiévreuses. La lumière de **Caty Olive**, qui dessine des clairs-obscurs, accompagne cette montée en puissance jusqu'à l'embrasement final. C'est là la force intacte de *D'après une histoire vraie* : cette capacité à faire basculer le spectateur dans une transe collective, à le saisir par l'intensité brute d'un geste.

« D'après une histoire vraie » restera comme une pièce majeure, un jalon dans l'histoire de la danse contemporaine. Par son exploration de la mémoire, par sa fusion réussie entre tradition et modernité, par la beauté fraternelle de sa communauté masculine, elle touche à l'essentiel : notre besoin d'appartenance, notre désir de partager une émotion. Une œuvre qui, on l'espère, continuera longtemps à faire résonner sa transe – et à illuminer les nuits de danse.



CRITIQUE, festival. 30ème FESTIVAL UZES DANSE, le 6 juin 2025. « D’après une histoire vraie » par Christian RIZZO. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Théâtre Jean-Claude Carrière,

le 27 mars 2023. « Miramar » par Christian RIZZO

Que serait la danse en France, sans L'Agora – Cité Internationale de la Danse de Montpellier, cette structure unique en France, véritable écosystème dédié au mouvement, qui fait de la danse non pas un art parmi d'autres, mais un art total, enraciné dans le territoire et tourné vers le monde. C'est au sein de ce temple de la création chorégraphique, délocalisé présentement au Théâtre Jean-Claude Carrière du Domaine d'O, que Christian Rizzo présentait, les 27 et 28 mars 2023, sa pièce *Miramar*, un *opus* qui confirme l'exigence et la singularité de son parcours.

Miramar, qui signifie littéralement « regarder la mer », est le troisième volet d'une trilogie dédiée à l'invisible, après *Une maison* et *En son lieu*. Mais comme le chorégraphe aime à le rappeler, c'est d'abord en observant ceux qui regardent l'horizon que l'idée de la pièce a germé. Le spectacle s'ouvre sur une image d'une puissance presque romantique : un mince bandeau lumineux balaie le plateau, tandis qu'une soliste, **Vania Vaneau**, déploie un *solo* d'une acuité saisissante dans le clair-obscur mouvant. Dans cette première partie, le corps, pensif, semble en appelle à un hors-champ insaisissable, une mer que l'on devine plus qu'on ne la voit.

Puis, rupture. Le groupe fait son entrée. Dix interprètes, dos au public, avancent en rang, les regards tournés vers ce même lointain. Ce postulat de départ, d'une radicalité élégante, installe un dialogue complexe entre l'individu et la

communauté. Les corps se forment, se déforment, se cherchent en une chorégraphie où l’on reconnaît la grammaire si particulière de Rizzo, faite de marches, d’ellipses et d’échos aux danses populaires. Ce qui fascine ici, c’est que la danse n’est pas une fin en soi, mais un prétexte pour explorer la contre-forme, l’espace vide que les corps creusent par leurs mouvements.



La partition chorégraphique se double d’une partition lumineuse et sonore d’une égale importance. Les lumières de **Caty Olive**, collaboratrice de longue date, ne se contentent pas d’éclairer : elles sont une chorégraphie à part entière, grâce à un système de projecteurs robotisés qui balayent l’espace comme pour en révéler les moindres recoins. La création sonore de **Gérôme Nox**, nappe *électro* menaçante et grondante mêlée au ressac des vagues, ancre cette méditation dans une corporalité brute. Loin d’être un simple décor, le dispositif scénique dialogue avec les interprètes, créant une

tension palpable entre l’organique et le technique, entre la chair et la machine.

Miramar est une pièce qui hésite entre stances et contemplations, comme une invitation à perdre son regard dans les vagues. Sur le noir profond du sol, les traces laissées par les danseurs dessinent un sillon, témoin éphémère de leur passage. C’est cette ambivalence, ce jeu constant entre le visible et l’invisible, entre l’attente et le désir, qui fait toute la richesse du spectacle. En tournant le dos au public, les danseurs nous offrent le spectacle de leur propre projection, et c’est finalement à nous, spectateurs, de devenir les rivages de cette mer intérieure.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Théâtre Jean-Claude Carrière, le 27 mars 2023. « Miramar » par Christian RIZZO. Crédit photo (c)